

Guillaume Néry et Arthur Guérin-Boëri n'ont rien en commun sinon d'être tous deux apnéistes et de tourner progressivement le dos aux records et à la compétition pour trouver d'autres modes d'expression. Interviews croisées.

Ils réinventent l'apnée



Guillaume Néry (35 ans) est un apnéiste français spécialiste du poids constant, une discipline où l'on plonge au plus profond des océans sans se faire aider par une gueuse à la descente et par un ballon d'air à la remontée. En 2011, il est devenu champion du monde de cette spécialité à Kalamata (Grèce) en plongeant à 119 mètres.

Loïc Leferme, Patrick Musimu, Audrey Mestre, Natalia Molchanova... Ces dernières années, la plongée en apnée a fait beaucoup de victimes. Sans compter ceux qui sont restés gravement handicapés comme Herbert Nitsch. Est-ce que cela en vaut la peine?



(Silence) Je suis mal placé pour vous répondre. Pour moi, oui, cela en vaut la peine. Personnellement, je ressens un immense bien-être à évoluer dans les eaux profondes. L'apnée constitue un élément d'équilibre dans ma vie. Quand je suis à Nice, je vais plonger même en hiver. Vivre loin de la mer, ce

serait difficile même à imaginer pour moi.

Vous-même, vous avez failli y laisser votre peau.

Cela s'est passé à Chypre en septembre 2015, aux championnats du monde d'apnée. J'avais le projet de descendre à moins 129 mètres. J'étais entraîné pour cela. Ce jour-là, il s'est produit une erreur inimaginable dans une compétition de ce niveau. Plutôt que 129 mètres, le filin-guide mesurait en réalité 139 mètres. Une erreur de dix mètres, c'est énorme. J'étais tellement concentré que je ne m'en suis pas rendu compte et je suis allé au fond. En remontant, j'ai fait une syncope et un œdème pulmonaire qui auraient pu m'être fatals. Depuis lors, j'ai arrêté la compétition. Mais pas l'apnée. Il ne s'agit plus de sport mais de garder le lien avec l'étrange bonheur que procure le fait de se déplacer dans un environnement qui échappe aux principes de la vie terrestre.

Vous avez tourné des images proprement stupéfiantes où l'on vous voit en train de marcher et même courir sur les fonds marins.

Comment procédez-vous?

C'est ma femme, Julie Gautier, qui tient la caméra. On plonge en apnée tous les deux. Elle tourne et moi, je réalise des figures: des sauts, des courses, des roulades. Je joue avec les différentes pressions que l'on rencontre aux grandes profondeurs. C'est complètement euphorisant. Sous l'eau, grâce à la poussée de flottaison qui annule en partie la gravité, je suis en mesure de reproduire des mouvements de terrien en état d'apesanteur, ce qui procure chez le spectateur une impression de mouvement en totale liberté. Au bout d'un moment, on remonte à la surface pour respirer. Et puis on replonge. Comme des enfants. On peut rester dans l'eau une journée entière.

Qu'est-ce que cela apporte au film que le preneur d'images soit lui aussi en apnée? Il pourrait être équipé de bouteilles.



Chypre 2015, ma dernière "compét"

En apnée, Julie est totalement libre de ses mouvements. Cela procure une dynamique spéciale au film. Cette liberté est impossible avec des bouteilles car le plongeur doit alors suivre des règles strictes: ne pas passer trop de temps en profondeur par exemple ou moduler sa vitesse de remontée pour éviter les accidents de décompression. En outre, il doit veiller en permanence aux bulles qu'il relâche de telle sorte qu'elles ne rentrent pas dans le champ de la caméra. Au final, le maniement de la caméra en apnée constitue un peu notre marque de fabrique, à Julie et moi. Cela implique un excellent timing et un gros engagement physique.

Vos films ont eu un succès fou!

Je crois que vous en êtes à plusieurs dizaines de millions de vues sur internet. Est-ce que cela vous a surpris?

Au début, oui. Nous n'avions pas d'ambition de ce type. On ne préparait rien avant de plonger. C'était de l'improvisation à l'état pur. On prend la



Des images à couper le souffle!

caméra. On retient sa respiration. On plonge. Et action! C'est comme cela qu'on a tourné *Free Fall* (1). Donc, oui, on a été surpris que ces films soient autant visionnés. Par la suite, on a réédité l'expérience dans *Narcole* (2) et d'autres films. Progressivement les choses sont devenues plus organisées, plus professionnelles. En 2015, nous avons été contactés pour tourner le clip de la chanson *Runnin'* de Beyoncé où je suis en compagnie d'Alice Modolo, elle-même vice-championne du monde d'apnée. Et c'est toujours Julie aux commandes.

Répetons-le, ces images sont magiques. Ressent-on cette magie à l'instant où on les tourne?

Cela dépend des films. Pour *Ocean Gravity* (3) oui, sûrement. Je me laisse porter par le courant. C'est totalement magique. Pour des plus gros projets,



La danse des calmars

il existe un énorme travail de préparation en amont. Il faut tenir compte de la musique, de la lumière, des contraintes de montage. Certes, on passe encore par des phases d'émerveillement. Mais elles sont entrecoupées de longues périodes d'attente. Faire un film, c'est un peu comme construire une maison ou retaper un appartement. Beaucoup de corps de métier se relayent sur le chantier et on ne peut entamer certains travaux que lorsque d'autres sont terminés. La complexité croît aussi en fonction des exigences cinématographiques. Pour le clip de Beyoncé, nous utilisions de grosses caméras de cinéma protégées par un caisson étanche. Là ce n'était plus de l'apnée. Nous avions toute une équipe en immersion avec un chef opérateur, Jacques Ballard, équipé de

bouteilles de plongée. Julie était dans l'eau mais en surface dans son rôle de réalisatrice.

Quelles sont les difficultés spécifiques à un tournage sous l'eau?

C'est surtout la lumière. On tourne à différentes profondeurs avec des fortes variations de luminosité qu'on essaie de corriger par le choix des réglages. On se détermine aussi en fonction des heures de la journée pour tenir compte de la pénétration des rayons dans l'eau. Parfois on doit recourir à des systèmes d'éclairage sous-marin. En post-production, on peut aussi accentuer ou réduire les intensités. Dans *Ocean Gravity* par exemple, on a créé un paysage presque lunaire en assombrissant l'eau et en réduisant l'intensité du bleu.

Quel message souhaitez-vous adresser au grand public à travers vos films?

Montrer que la plongée peut avoir d'autres visages que ceux auxquels on pense spontanément, c'est-à-dire la combinaison, les bouteilles et tout le bastringue. Lorsqu'on parle de plongée en apnée, c'est encore plus caricatural. C'est presque toujours *Le Grand Bleu* (4) qui vient à l'esprit: Jean-Marc Barr avec les dauphins, Jean Reno qui mange des pâtes. Avec Julie, on a eu envie de casser les codes, de montrer autre chose du monde sous-marin. «J'ai eu envie de plonger après avoir vu votre film *Freefall*.» On nous fait régulièrement cette louange. Et c'est la plus belle qu'on puisse entendre! Car c'est ce que l'on recherche. Que ces films donnent envie aux spectateurs de se (re)connecter avec cet élément primordial de vie, l'eau.

Vous-même, comment êtes-vous venu à l'apnée?

Adolescent, j'ai effectué un concours d'apnée avec un copain dans un bus. Ce fut l'élément déclencheur. Peu de temps après, j'ai vu un reportage sur Umberto Pelizzari à la télévision. Cela m'avait fasciné. Puis il y eut la rencontre avec Claude Chapuis et Loïc Leferme. D'ailleurs, nous avons tourné nos premières images ensemble. On sortait un film à chaque nouveau

record. A l'époque, je m'amusais déjà à essayer de reproduire sous l'eau des mouvements auxquels on est habitués lorsqu'on évolue sur la terre ferme. Petit à petit, j'ai acquis plus d'aisance et un jour, j'ai dit à Julie: «Je vais marcher sur le sable et faire mine de sauter dans un trou. Essaie de filmer.» Ce sont les premières scènes du film *Freefall*. En montrant le résultat aux amis, on a bien vu l'enthousiasme. Progressivement de plus en plus de copains m'ont dit: «Tes titres, tes trophées et tes records, on s'en fout. Fais-nous plutôt des films.» Désormais, c'est ce que l'on fait. Dans le prochain projet qui va bientôt sortir sur internet, nous avons tourné dans la fosse de plongée la plus profonde du monde et qui descend à 40 mètres au large de l'île de la Réunion. Je me balade en sautant d'une roche à l'autre à la façon d'un yamakasi.

Si tu ne devais retenir qu'un seul spot de plongée à travers le monde, lequel choisirais-tu?

Jusqu'à l'année dernière, je citais toujours les cenotes de la péninsule du Yucatán située au sud-est du Mexique, en raison du souvenir particulier de cette chorégraphie où je sautais de branche en branche au fond d'un abîme. Ces images figurent dans le film *La Traversée des mondes* (5). Cet endroit est absolument unique et surréaliste. Il a perdu sa place en tête de mon hit-parade personnel lorsque j'ai eu la chance l'été dernier de figurer parmi les premiers apnéistes autorisés à plonger aux Galápagos dans les parages de l'île de Darwin, la plus au nord de l'archipel. C'est là qu'on découvre ce qui constitue peut-être la plus forte concentration de vie sous-marine sur cette planète. Je me suis notamment retrouvé au sein d'un banc de plusieurs centaines de requins marteaux. Depuis la



Beyoncé ce qu'elle veut!

Un monde de requins



surface, je les avais vus passer. J'ai mis mon masque et j'ai trouvé ma place parmi eux. J'avais l'impression de faire partie du groupe. Un poisson au milieu des poissons. Un requin au milieu des requins. Cette expérience d'immersion totale a été bouleversante. Elle m'a vraiment questionné sur le rapport que nous, les êtres humains, entretenons avec la nature. On dit souvent qu'on «*aime*» la nature ou qu'on l'«*admire*». Or cela ne reflète pas ce que l'on ressent lorsqu'on nage avec les requins. Dans ce cas-là, on a plutôt l'impression d'«*être*» la nature. «*D'en faire partie*». La différence est de taille. Je pense que si on faisait moins souvent cette distinction entre nous et la nature, on s'en porterait tous beaucoup mieux.

Les performances des apnéistes frappent souvent l'entendement. Diriez-vous qu'elles sont le fruit d'aptitudes hors normes ou le résultat d'un long entraînement?

Un peu des deux, sans doute. De ce point de vue, l'apnée ne doit pas être si différente des autres sports. Personnellement, j'ai senti dès la première plongée que je disposais de bonnes dispositions pour cet exercice. Ensuite, les progrès sont comme toujours conditionnés par l'entraînement. Certaines choses viennent assez vite, comme retenir sa respiration pendant deux minutes. Chacun peut y parvenir assez facilement. Ensuite, on tentera de repousser plus loin ses limites. C'est d'ailleurs ce qui rend ce sport si fascinant. On passe par des paliers. On fait sauter des verrous. Parfois, on

s'aperçoit que ces barrières sont plus psychologiques que physiologiques. A 15 ans, je descendais assez facilement à 35 mètres de fond. Puis je bloquais. Cela a duré deux ans. Le déclic est survenu pendant les vacances de Noël 1999. J'habitais à Nice. La mer n'était pas loin, juste en bas de chez moi. Je n'avais en somme qu'à prendre mon masque pour descendre dans des endroits où personne ne va habituellement. J'y allais tous les jours. Trois mois plus tard, je descendais à 60 mètres sans problème. A 20 ans, j'établissais mon premier record du monde avec une plongée dynamique à 87 mètres de fond. Au fil du temps, je me suis beaucoup questionné sur les raisons qui font que la progression n'est pas linéaire mais résulte d'une succession de cassures. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un état d'esprit. On doit envisager la plongée non pas comme un combat pour grappiller les minutes et les centimètres, mais plutôt comme un processus de transformation où l'on apprend à nager sans ressentir encore le besoin de respirer. Enfin, pas trop souvent. J'imagine que cette impression est extrapolable à d'autres sports.

N'est-ce pas plus simplement une question d'acquisition technique?

Cela joue évidemment. J'ai beaucoup progressé en changeant ma technique de propulsion, quand j'ai appris à onduler dans le prolongement de ma palme. Donc la technique compte, c'est vrai. Mais l'état d'esprit reste l'élément primordial. Auparavant je plongeais le couteau entre les dents.

J'y allais en guerrier. Chaque mètre grappillé se payait au prix de mille souffrances. J'envisageais la plongée comme un défi face aux éléments: je descendais, je prenais le tag qui prouvait ma performance et je remontais. Point barre. Cela a changé quand je suis parvenu à me laisser aller, à me détendre dans l'eau. Je faisais des agachons en me posant au fond avant de remonter. Je passais plus de temps à regarder les poissons, à admirer les paysages sous-marins. C'est à ce moment-là précisément que se sont produites des adaptations pérennes: réflexe d'immersion, redistribution du sang. C'est alors que je suis devenu un vrai apnéiste de mer.

Propos recueillis par Marc Vieugué, Anthony Sanchez et Robin Candau

Références

- (1) *Free Fall*, réalisé en 2010 par Guillaume Néry et Julie Gautier, 4mn18
- (2) *Narcose*, réalisé en 2013 par Guillaume Néry et Julie Gautier, 12mn55
- (3) *Ocean Gravity*, réalisé en 2014 par Guillaume Néry et Julie Gautier, 3mn40
- (4) *Le Grand bleu*, réalisé en 1988 par Luc Besson, 2h48
- (5) *La Traversée des mondes*, réalisé en 2014 par Romain Dussaulx et Denis Lagrange, 52 mn.

